

STELLA FAURÉ

Jeanne
ou la Petite
Pièce rouge



EXPRESSION
ROUGE

STELLA FAURÉ

Jeanne
ou la Petite Pièce rouge



EXPRESSION
ROUGE



— VOUS AVEZ vos trois mots ?

— Oui, bien sûr.

La pièce était sombre, illuminée par des lampes en verre posées sur des tables basses. Des bougies parfumées brûlaient. Du plafond tombaient des tentures de velours et des voilages. Jeanne était assise dans un fauteuil derrière une pièce de tissu délicatement brodée, qui tapissait un paravent. On ne voyait que ses jambes, gainées de bas couleur chair. Elle était chaussée de souliers à talons hauts orangés, munis d'une fine courroie qui encerclait sa cheville. La rumeur disait qu'on ne l'avait jamais vue deux fois avec la même paire d'escarpins, qu'elle en avait de toutes les couleurs, en cuir, en soie, sertis de perles noires. La rumeur disait qu'elle les faisait confectionner sur mesure en Europe ou en Inde. La rumeur disait beaucoup de choses, mais personne n'en savait rien.

Bien que ce fût sa première visite, Marie-Pierre savait comment se déroulerait la séance. Cela ne l'empêchait pas d'être nerveuse. Elle avait repéré la porte rouge qui

donnait sur le boulevard. Il n'y avait pas d'enseigne, mais elle était certaine que c'était la bonne porte. En passant le seuil, elle avait été envahie d'un parfum léger de chèvrefeuille et de fleur d'oranger, qui semblait dire : « Par ici. » Un couloir aux murs de pierres menait à un rideau drapé blanc. En l'entrouvrant, on découvrait une pièce qui servait à la fois de réception et de salle d'attente. Personne ne vous accueillait. C'était une discrète attention. Sur un guéridon reposaient des bouteilles d'alcool dans des flacons de cristal, du vin blanc léger dans un seau à glace, des coupes délicates gravées de fleurs.

Pour se donner un peu de courage, la visiteuse s'était versé un verre de liqueur émeraude. Sur le mur couvert de papier peint aux motifs d'arabesques, elle avait lu attentivement l'affichette avec les instructions. Elle avait eu tout le loisir d'inspecter les lieux ; sa curiosité était satisfaite. Elle avait regardé sa petite montre à quelques reprises, enchantée qu'il n'y ait personne. Lorsque l'heure avait sonné à l'horloge de bois, elle avait pénétré dans la petite pièce où l'attendait Jeanne, comme les instructions l'indiquaient.

Près du fauteuil où était assise Jeanne se trouvait un récamier. Marie-Pierre s'y était allongée. C'était confortable. La pièce était petite, d'un rouge profond. Les yeux de Marie-Pierre s'étaient habitués tranquille-

ment à l'obscurité. Elle avait vu des bouquets de fleurs aux lourds pétales, qui ployaient avec nonchalance.

Marie-Pierre avait songé à ses trois mots pendant quelques semaines. C'est une amie qui lui avait parlé de Jeanne. Au départ, elle avait ri de sa copine. Apparemment, cette Jeanne était très douée et lisait pour ainsi dire dans vos fantasmes. Par acquit de conscience, Marie-Pierre en avait discuté avec son conjoint. Il n'était pas contre. Il avait vaguement comparé le service à ceux d'une diseuse de bonne aventure. Plus elle y avait pensé, plus Marie-Pierre s'était allumée à l'idée que quelqu'un puisse concocter une histoire pour elle seulement. Jeanne ne lisait pas dans la paume de la main, mais elle tissait un conte sur mesure. L'excitation avait poussé Marie-Pierre à braver sa timidité, et c'est ainsi qu'elle se retrouvait étendue sur un sofa à tourner trois mots dans sa tête.

Elle se rappela qu'il était impossible d'avoir une version écrite de l'histoire, qui ne serait racontée qu'une fois. Elle se promit d'être attentive, mais, connaissant sa nature, elle savait qu'elle allait simplement se laisser porter sans rien retenir. Tant pis, ce serait un plaisir éphémère.

La conteuse attendait toujours les trois mots. Ne sachant trop dans quel ordre les révéler, Marie-Pierre lança :

— Yoga, exhibitionniste, cuillère à café.
Elle patienta quelques minutes en silence.
D'une voix chaude, Jeanne se mit à parler.

Le bruit de la cuillère à café

IL ARTICULAIT BIEN toutes les syllabes :
« Ba-la-sa-na. »

C'était mon moment préféré lorsque, à la fin du cours, on prenait cette pose. J'étais recroquevillée sur mes genoux pliés.

— La posture de l'enfant est très relaxante.

Le professeur se promenait entre les élèves.

— Sentez le bas de votre dos et vos lombaires s'étirer avec vos bras vers l'avant. Ce n'est pas pour rien que cette position est utilisée partout dans le monde. Pensez à tous les peuples qui s'inclinent lors de la prière.

Le front sur le tapis, je ne voyais que ses pieds nus pendant qu'il arpentait la salle de cours. Parfois, il s'arrêtait pour corriger une posture. J'avais eu chaud, et la sueur mouillait ma camisole en luon tout le long de mon dos. Un peu d'air passait au bas de mes reins, qui, forcément, étaient exposés. La fraîcheur apportée sur cette partie de mon corps ajoutait à mon plaisir. Je serais restée ainsi toute la journée, toute la semaine.

Le professeur s'approcha de moi. Il ne sentait pas la sueur comme nous toutes, mais un léger parfum végétal. Il avait les cheveux ondulés, châtain clair. Je n'ai jamais aimé les blonds, surtout ceux qui sont trop propres. Mais j'aimais ses bras. Ils étaient couverts de poils. Quand il prenait certaines postures avancées et se tenait en équilibre sur les bras, on voyait bien sa force. C'était impressionnant.

— Respirez, relaxez-vous. Vous pouvez aussi mettre les bras le long du corps.

Il se plaça au-dessus de moi et, avec ses mains, ajusta mon bassin. Ses doigts sur mes hanches étaient chauds et fermes. J'étais en sueur, et l'odeur entre mes cuisses devenait assez forte : pas désagréable, mais tout de même présente. Il devait bien me sentir si, moi, je percevais son parfum de cyprès. Avec les paumes, il pressa sur mes reins pour faire descendre encore plus mon corps, comme si je m'enfonçais dans le plancher.

— C'est une posture d'humilité. Sentez l'humilité passer du sol à vous, puis retourner vers le sol.

J'aurais juré qu'il parlait pour moi seulement.



Malgré l'heure, j'ai préféré prendre une douche avant de rentrer. J'avais travaillé tard encore une fois. Je m'étais pourtant promis

que je ne ferais plus cela. Au moins, j'avais eu la bonne idée de venir à ce cours avant de rentrer à la maison. C'était tout près de l'appartement, et j'aimais que le studio soit petit.

Je me suis savonnée pour enlever toute la sueur. Avec l'eau souillée s'écoulait également ma journée stressante. J'étais bien. Lorsque je suis sortie, il ne restait plus personne. Il était déjà plus de 21 heures. J'avais faim.

En bas du studio, il y avait un café ouvert. Comme je savais que mon réfrigérateur était vide, je me suis arrêtée pour prendre une salade. Leur limonade maison, rose dans une bouteille de verre, était délicieuse. Alors que je scrutais le comptoir des pâtisseries en hésitant entre un flan et une tartelette aux bleuets, j'ai entendu sa voix.

— Un café au lait, s'il vous plaît. Pour ici, dans un verre.

C'était mon professeur de yoga. Je me suis tournée vers lui et j'ai vu qu'il me regardait déjà. Ce n'est pas particulièrement mon genre d'être facétieuse, mais j'ai répondu :

— Je croyais que les profs de yoga ne buvaient que du thé vert. Au pire, du thé chai !

Il s'est esclaffé, avant de répliquer :

— Les profs de yoga ne *devraient* boire que du thé vert, mais certains sont plus délinquants que d'autres ! Moi, je travaille dans un bar plus tard, jusqu'à 3 heures, alors j'ai besoin de ma dose de café.

Il m'a nommé l'endroit, un bar à la mode qui venait d'ouvrir au centre-ville, dans l'ancien quartier des fourrures. J'ai pris la tartellette aux bleuets, même si je doutais que ce fût de vrais bleuets.

— J'aime beaucoup ton cours, je dois le dire. J'aime que ce soit juste assez difficile pour me faire tout oublier, mais pas trop pour que je braille ma mère. J'ai déjà suivi des cours qui n'étaient vraiment pas plaisants. Et j'aime que ça ne soit pas trop *granola*.

— T'en aimes, des choses.

Je n'ai rien trouvé à répondre à ce commentaire.

Il ne parlait plus. Il avait reçu son café au lait. La mousse blanche sur le dessus tranchait avec le marron profond du café qu'on pouvait voir dans le verre transparent.

— Toi, ta posture préférée, c'est la balasana.

— Oui, comment tu le sais ?

Sa cuillère était en suspens au-dessus de son verre.

— Parce que t'es une fille comme ça.

J'ai rougi et j'ai senti une bouffée de chaleur qui montait de ma poitrine et cherchait vainement à sortir de mes pores.

— C'est quoi, *une fille comme ça* ?

Il a mis son doigt sur sa bouche et a dit :

— Écoute.

Il a fait glisser la cuillère dans le café, d'abord dans la mousse qui bordait le verre, puis elle a touché le fond. Dans un tintement répété de la cuillère, il a brassé le liquide en tournant, en montant et descendant, jusqu'à ce que le café et la mousse se mélangent avec onctuosité.

Nous étions silencieux. Il a sorti sa cuillère et l'a posée. Un peu de mousse a maculé le comptoir.

— Je trouve que c'est le plus beau son au monde. Le son de la cuillère dans le café au lait, juste avant de le boire.

Je n'arrivais pas à comprendre comment une explication si simple pouvait créer entre lui et moi autant de tension, mais j'avais bien saisi tous les sous-entendus de son histoire. Entre mes cuisses, comme toujours lorsque j'étais échauffée, je pouvais sentir les battements de mon cœur. J'avais de la difficulté à penser clairement.

Il a bu son café d'un trait et il est sorti. Il m'a saluée en disant quelque chose comme : « À la semaine prochaine. » J'ai dû répondre de même. Je deviens tétanisée quand je suis excitée. Je ne bouge plus. Il a dû le comprendre. J'ai pris mon sac en papier kraft avec ma salade, ma limonade et ma tartelette, et je suis sortie à mon tour. Je l'ai aperçu au coin de la rue : il enfourchait une moto et mettait son casque. Il regardait dans la direction

opposée, j'étais soulagée qu'il ne me voie pas. J'ai marché jusqu'à la maison et, dans ma tête, j'entendais encore le tintement de la cuillère dans le verre à café.



J'allais désormais toutes les semaines à son cours, le mercredi après le travail. J'ai toujours détesté le mercredi, mais maintenant j'attendais ce jour avec impatience. On se disait bonjour et au revoir, sans plus. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Il me semblait qu'il venait souvent près de moi pour ajuster mes postures. Chaque fois qu'il posait les mains sur moi, et il les posait sans ménagement ni délicatesse, je sentais la chaleur qui irradiait de sa peau.

Il était intraitable avec les postures. Plus les semaines passaient, plus nous devions être précises. Il relevait mes épaules, et mes seins jaillissaient. Il ouvrait mes hanches pour que mon bassin respire, il corrigeait l'angle de mes jambes en appuyant ses pieds nus contre les miens. J'aimais la douleur de la posture quand c'était lui qui avait placé mes membres. Il me semblait que soudainement la douleur avait un sens, qu'elle était une marque qu'il laissait sur moi.

Mon corps changeait de semaine en semaine, devenant plus souple, plus fort. Parfois, à la maison, je m'exerçais à certaines

asana pour qu'au cours suivant je sois plus à l'aise en prenant la posture. Mais ce professeur me poussait toujours plus loin. Nous n'avions aucun moment de détente, sauf lorsque à la toute fin nous prenions la posture de l'enfant. Je me laissais alors aller au repos complet, les bras allongés comme en adoration devant un dieu, les fesses bombées, les jambes bien enserrées sous mon propre poids.

Un soir, il m'a interpellée après le cours, alors que les autres rangeaient leur tapis et sortaient au son de la musique orientale.

— Tu progresses bien, dis donc.

— Merci, merci.

Je me sentais rougir. J'essayais de contenir mon plaisir, mais assurément ça ne fonctionnait pas trop.

— Mais je pense que tu pourrais vraiment faire mieux.

— Ah bon.

J'ai vite déchanté.

— Viens ici. Mets-toi en guerrier 1.

Il m'a prise par la taille, et nous nous sommes postés devant le miroir. En fait, la salle en entier était tapissée de miroirs. Les autres élèves étaient parties.

— Tes bras. Tu négliges les bras.

Il s'était placé derrière moi et positionnait son corps contre le mien afin de me montrer l'angle que je devais adopter. Je sentais son parfum, je sentais sa chaleur et, surtout, je

sentais la bosse de son sexe sous son pantalon de yoga. Il enchaînait les trois positions du guerrier et, si je suivais machinalement ses gestes dans le miroir, toute mon attention désormais se portait sur cette bosse.

Il m'a fait répéter toutes les postures que nous avons vues dans le cours. Nous avons recommencé jusqu'à ce que mon corps n'en puisse plus. J'étais brisée, mais rien d'autre n'existait, rien à l'extérieur du studio n'avait de sens. Il n'y avait que lui et moi, et nos corps dans ces étirements déchirants, nos corps qui prenaient des poses de plus en plus longues, nos corps dans de grandes torsions. Nos respirations qui se synchronisaient. Une intimité naissait de ces efforts physiques effectués de si près. Il me guidait et je m'en remettais complètement à lui. Mon cœur palpitait dans mon entrejambe, comme au café quelques semaines plus tôt. J'aurais voulu continuer, mais la force me quittait et il le voyait bien.

— Maintenant, je pense que tu as bien mérité de prendre ta position préférée.

J'étais soulagée, j'attendais ce moment depuis longtemps, même si j'étais aussi déçue que ce soit l'annonce de la fin de cette séance.

— Mais tout d'abord, tu vas te déshabiller. Je veux te voir nue pour que tu puisses vraiment vivre l'humilité de cette position.

J'étais déchirée entre l'envie de l'engueuler et le désir de lui sauter dessus. Tous

mes membres étaient tellement épuisés que je n'avais la force de rien faire, sauf lui obéir et m'étendre au sol.

Il s'est adossé contre la porte et m'a observée tandis que je me déshabillais. Les miroirs partout autour ne laissaient aucun mystère : j'étais nue sur tous les murs. Je me suis accroupie et j'ai déposé ma tête à même le sol, car il n'y avait plus de tapis. Chaque partie de mon corps qui touchait le plancher pouvait sentir le froid et la dureté de la surface : mon front, mes avant-bras, mes tibias, le dessus de mes pieds. Je n'osais pas ouvrir les yeux ou chercher son regard dans les miroirs. Je l'entendais qui s'approchait. J'avais les fesses exposées comme jamais elles ne l'avaient été de ma vie.

Je ne savais pas s'il allait s'insinuer en moi ou s'il allait poser la bouche sur mon corps. Il devait bien en avoir envie. J'avais perçu pendant plus d'une heure combien son désir était ferme.

Il était au-dessus de moi, maintenant. Il ne bougeait pas. Il m'observait. Il observait chaque détail de ma croupe, chacun de mes plis, chaque goutte de sueur. Je savais sentir les yeux d'un homme sur moi, le poids d'un regard qui désire. Je savais qu'il pouvait voir entre mes cuisses combien j'étais attisée, et son regard sur mon sexe était la meilleure des caresses. Je pouvais sentir son coup d'œil

s'introduire en moi. Il ne parlait pas. J'entendais simplement sa respiration, comme plus tôt, mais moins régulière. Je ne levais pas la tête, je savourais la posture, l'étirement de mes lombaires, la sensation de ma cage thoracique qui s'allongeait. J'éprouvais une fièvre si forte que toutes mes vertèbres, échauffées par l'effort, semblaient brûler. Il a approché son visage encore plus. Il voulait me humer, humer mon sexe luisant de désir. J'étais près de craquer, je savais que s'il me frôlait je jouirais. Puis il a reculé. J'ai relevé la tête et je nous ai vus dans les miroirs. Lui, les yeux fixés sur ma croupe, avec son sexe dans la main. Moi, dans cette position sur les genoux, les bras le long du corps, à la fois recroquevillée et offerte. J'ai déplacé légèrement mon bras et j'ai fait glisser mes doigts dans mon sexe, juste pour le plaisir de le rendre fou. Nous savions tous deux qu'il devait me regarder jusqu'au bout, endurer chacun de mes soupirs comme j'avais enduré chacune des positions de yoga. Il savait qu'il devait scruter chaque aller et retour de mes doigts dans mon sexe ruisse-lant. Dur de dire qui avait le plus de plaisir : celui qui observait ou celle qui s'offrait au regard ? Je n'ai pas su faire durer la torture trop longtemps. Au moment de jouir, j'ai cru entendre, entre nos gémissements étouffés, le tintement de la cuillère dans le verre de café.



*Laissez-vous prendre
au jeu du désir...*

Dur de dire qui avait le plus de plaisir :
celui qui observait ou celle
qui s'offrait au regard ?

TOUS CEUX QUI DOIVENT TROUVER la petite pièce rouge finissent par le faire. Installée dans ses quartiers secrets derrière un jeu de paravents, la mystérieuse Jeanne aux jolies chaussures... conte des histoires.

La rencontre respecte un rituel : on s'assoit, on donne trois mots et on écoute. Jeanne brode alors une histoire sulfureuse, personnalisée au point de laisser croire qu'elle lit dans les pensées les plus intimes de ses visiteurs. Ainsi, trois mots particuliers lui inspireront une rencontre entre maître et apprentie, alors que trois autres feront naître une fable déroutante qui ira jusqu'à briser les tabous.

Mais si Jeanne donne à chacun un récit qu'il n'est pas près d'oublier, elle a aussi sa propre histoire...

Née à Montréal, Stella Fauré y travaille comme fleuriste tout en fréquentant le milieu littéraire et en participant à la vie coquine urbaine ! Trop heureuse de voyager, elle aime, dans le désordre, la grappa, le vin blanc et l'odeur des hommes. Plutôt discrète, elle aime aussi raconter des histoires, comme Jeanne.

ISBN 978-2-7648-0983-9

Libre Expression

Groupe
Livres
Québecor Média

